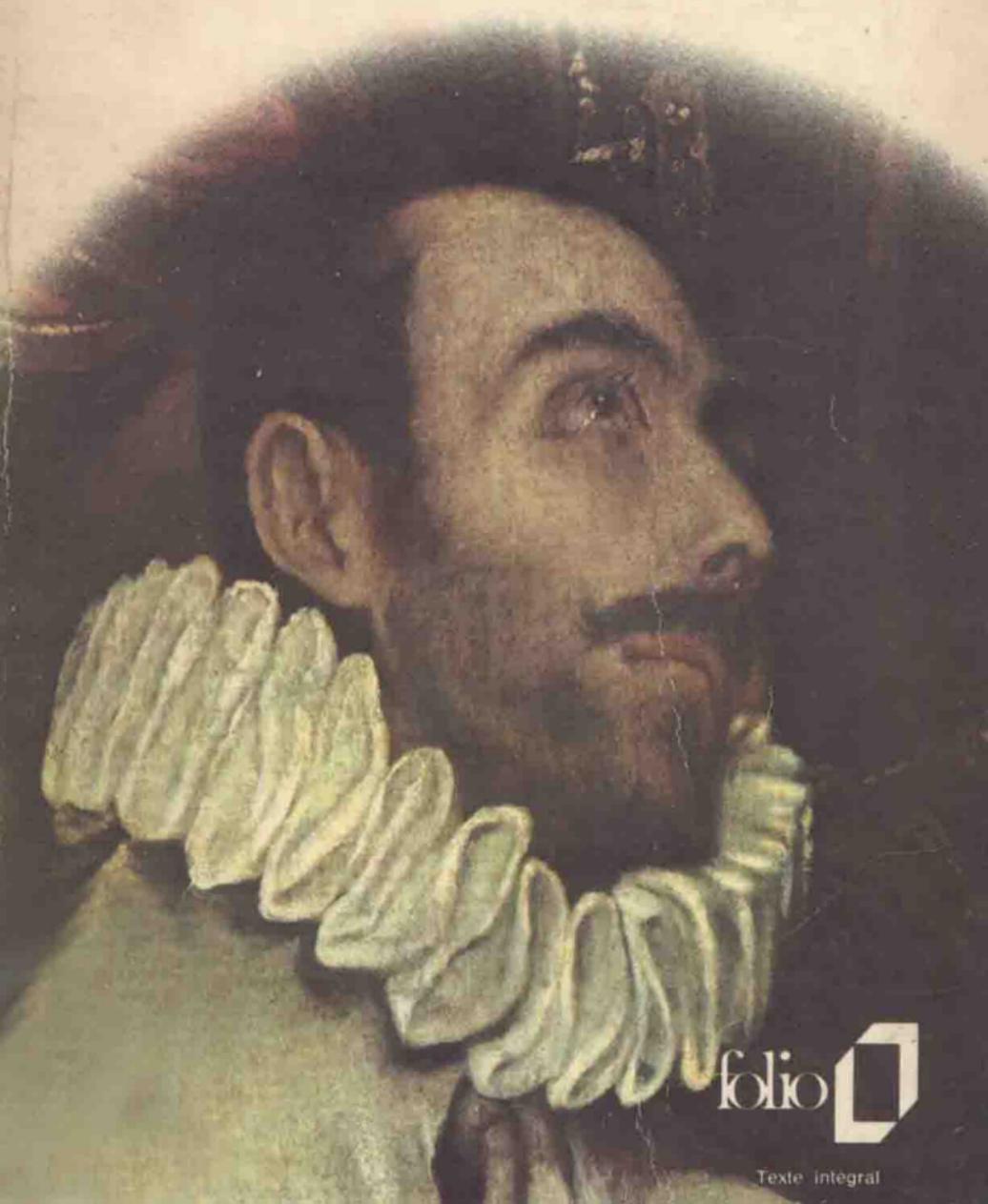


Montherlant Le
maître de Santiago



folio 

Texte intégral

Théâtre :

- L'EXIL (1914), 1929.
LA REINE MORTE, 1942.
FILS DE PERSONNE. — UN INCOMPRIS, 1943.
MALATESTA, 1946.
LE MAÎTRE DE SANTIAGO, 1947.
DEMAIN IL FERA JOUR. — PASIPHAË (1936), 1949.
CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS, 1950.
PORT-ROYAL, 1954.
BROCÉLIANDE, 1956.
LA MORT QUI FAIT LE TROTTOIR (DON JUAN), 1958.
LE CARDINAL D'ESPAGNE, 1960.
LA GUERRE CIVILE, 1965.
LA VILLE BONT LE PRINCE EST UN ENFANT (1951), texte
de 1967.

*

- THÉÂTRE CHOISI. *Classiques illustrés Vaubourdolle*. Hachette,
1953.
THÉÂTRE. *Bibliothèque de la Pléiade*, 1954.
ROMANS ET ŒUVRES DE FICTION NON THÉÂTRALES. *Biblio-*
thèque de la Pléiade, 1959.
ESSAIS. *Bibliothèque de la Pléiade*, 1963.

*Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Floch
à Mayenne le 22 mars 1978.
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1978.
N^o d'édition : 23455.
Imprimé en France.
(15897)*

ŒUVRES DE HENRY DE MONTHERLANT



LA JEUNESSE D'ALBAN DE BRICOULE :

- I. LES BESTIAIRES, roman, 1926.
- II. LES GARÇONS, roman, 1969.
- III. LE SONGE, roman, 1922.

LES VOYAGEURS TRAQUÉS :

- AUX FONTAINES DU DÉsir, 1927.
LA PETITE INFANTE DE CASTILLE, 1929.
UN VOYAGEUR SOLITAIRE EST UN DIABLE (1925-1929), 1961.

LES JEUNES FILLES :

- I. LES JEUNES FILLES, roman, 1936.
- II. PITIÉ POUR LES FEMMES, roman, 1936.
- III. LE DÉMON DU BIEN, roman, 1937.
- IV. LES LÉPREUSES, roman, 1939.

LA RELÈVE DU MATIN, 1920.

LES OLYMPIQUES, 1924.

MORS ET VITA, 1932.

ENCORE UN INSTANT DE BONHEUR, poèmes, 1934.

LES CÉLIBATAIRES, roman, 1934.

SERVICE INUTILE, 1935.

L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE, 1938.

LE SOLSTICE DE JUIN, 1941.

TEXTES SOUS UNE OCCUPATION (1940-1944), 1953.

CARNETS (1930-1944), 1957.

LE CHAOS ET LA NUIT, roman, 1963.

VAJOUER AVEC CETTE POUSSIÈRE (CARNETS 1958-1964), 1966.

LA ROSE DE SABLE, roman (1932), 1968.

LE TREIZIÈME CÉSAR, 1970.

UN ASSASSIN EST MON MAÎTRE, roman, 1971.

LA TRAGÉDIE SANS MASQUE (NOTES SUR MON THÉÂTRE), 1972.

LA MARÉE DU SOIR, essais, 1972.

GRECO : JULIAN ROMERO, COMMANDEUR DE L'ORDRE DE SANTIAGO, PRÉSENTÉ A DIEU PAR LE CHEVALIER AUX FLEURS DE LYS (<i>Prado</i>).	7
ACTE I.	15
ACTE II.	61
ACTE III.	103

POSTFACE ET NOTES

POSTFACE.	135
NOTE I. Sur <i>Port-Royal</i> .	141
NOTE II. Le romance de Diego Monzon.	152
NOTE III. La charité.	153
NOTE IV. Le cercueil de Philippe II.	157

COLLECTION FOLIO

Henry de Montherlant

de l'Académie française

Le maître
de Santiago

Gallimard

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

© *Éditions Gallimard*, 1947.

Sur le tableau du Greco :
JULIAN ROMERO

COMMANDEUR DE L'ORDRE DE SANTIAGO,
PRÉSENTÉ A DIEU
PAR LE CHEVALIER AUX FLEURS DE LYS
(Prado)

... Mais le sommet de l'œuvre du Greco, du moins selon ma sensibilité, c'est la présentation de Julian Romero par le chevalier aux fleurs de lys. Voici Greco, plus encore qu'ailleurs, « maître d'élévation ».

Cet agenouillé et cet autre personnage dont on pourrait croire qu'il le relève, n'est-ce pas don Rodrigue de Castro et Carranza, archevêque de Tolède, quand ils dansent ensemble la grande pavane de Jésus-Christ? La figure qu'ils en exécutent est si belle qu'il me faut la décrire, bien qu'étrangère à mon sujet. L'Inquisition a envoyé don Rodrigue accompagner Carranza, en apparence pour lui rendre hon-

neur, en réalité pour le garder à vue, et l'arrêter s'il le juge bon. Au moment que Rodrigue se décide enfin à arrêter l'archevêque, il s'agenouille et lui demande pardon de ce qu'il va faire. Et Carranza, doucement, le relève. Cette scène sublime est sans rapport avec celle qui est traitée par le Greco : il s'agit ici d'un certain capitaine Romero, que présente à Dieu — symboliquement — un chevalier à l'identité mystérieuse. Jamais, il me semble, n'a été rendu de façon aussi poignante le « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ». L'imploration des yeux, l'abandon des bouches (chez ces deux chefs de guerre! des bouches à être communies avec un peu de terre et d'herbe), le geste si fraternel du chevalier (comme il l'enveloppe bien, son orant!), les mains de l'agenouillé, belles comme un beau destin, tout fait flèche et atteint son but. Enfin une peinture catholique qui atteint son but : elle élève et elle édifie. L'auteur nous fait grâce cette fois de sa vision céleste. Le surnaturel n'est plus évoqué ici par les grossiers moyens chers au Greco : cette déformation du corps humain qui non seulement est une offense pour la plus belle création de Dieu, mais est contraire au dogme, selon lequel les corps ressusciteront dans l'état de leur plus grande beauté. Les deux suppliants du « Romero » sont le réel, car, ces expressions que leur prête le peintre, il est plausible qu'à quelque moment

ils les ont eues, telles strictement que les voici; et en même temps ils transcendent le réel. Ils sont humains au possible; et en même temps ils réfléchissent le divin. Notons encore que ce n'est pas ici un roi ni un prince qui revêt une robe de pénitent, qui s'applique à s'abaisser et y met, sinon de l'ostentation, du moins une pointe de pose. Ce n'est pas non plus, comme le Saint François de la collection Zuloaga, une sorte, si j'ose dire, de spécialiste de l'humilité. C'est le capitaine Romero, autrement dit le capitaine Durand, qui offre son petit bagage de hauts-faits patriotiques, et tout son séculier subalterne, le vôtre et le mien. Il n'est pas fastueux, son manteau est sans dorures; et je ne sais quoi me dit qu'il n'est pas très intelligent. Mais, tout ce peu, il l'étale aux yeux de son Juge avec une confiance lumineuse, et il dit, comme s'il y avait eu dans sa vie autre chose que de la candeur militaire : « Pardonnez-moi, pauvre pécheur. » Et celui qui le présente, d'un geste si tendre, dit, comme le garçon du *Songe* le dit pour son camarade abattu : « Mon Père, je vous le présente, ce frère... » Et n'ai-je pas eu un jour cette sorte de visage qu'il a?

Les chrétiens font reproduire sur les images mortuaires de leurs proches des tableaux d'une qualité souvent douteuse. Comment n'ont-ils jamais pensé à y reproduire cette œuvre-ci? Et, notamment, sur les images des soldats tués?

Il y a le réel et il y a l'irréel. Au-delà du réel et au-delà de l'irréel, il y a le profond. C'est le profond que me suggère la « Présentation du capitaine Romero ».

H. M.

Croire aux âmes, 1943.

(Vigneau, éd.)

Le Maître de Santiago a été représenté pour la première fois sur le Théâtre Hébertot, le 26 janvier 1948, mis en scène par Paul Cettly, dans le décor et les costumes de Mariano Andreu, et avec la distribution suivante :

DON ALVARO DABO, 47 ans,
chevalier de l'Ordre de Santiago (Saint Jacques), — ainsi que les cinq personnages suivants :

Henri Rollan.

DON BERNAL DE LA ENCINA,
52 ans.

Allain-Dhurtal.

DON FERNANDO DE OLMEDA,
62 ans.

Georges Saillard.

DON GREGORIO OBREGON,
35 ans.

André Var.

LE MARQUIS DE VARGAS,
50 ans.

Moncorbier.

- DON ENRIQUE DE LETA-
MENDI, *19 ans.* Vincent Ortega.
- LE COMTE DE SORIA, *gentil-
homme de la Chambre et
envoyé extraordinaire du
Roi, 30 ans.* Jean Berger.
- MARIANA, *fille de don Alvaro,
18 ans.* Hélène Vercors.
- TIA CAMPANITA (« Tante Clo-
chette »), *duègne, 55 ans.* Suzanne Demay.

En janvier 1519, à Avila (Vieille-Castille).

Le maître de Santiago est entré en 1958 au répertoire de la Comédie-Française, et y a été repris la même année.

Caballeros, y piedras